

Éloge de la simplicité

Yves Maris, le 01/08/2005

L'Évangile de Matthieu rapporte une parole essentielle pour qui veut cheminer en quête de la vie parfaite. Alors qu'un jeune homme demande à Jésus le nazaréen comment gagner « une longue vie », celui-ci lui répond qu'il doit garder les commandements, conformément à la doctrine de la Torah. Le jeune homme ajoute qu'il vit déjà en conformité avec l'enseignement de Moïse. Il attend la communication du véritable enseignement. Alors, Jésus lui dit : « Si tu veux être Parfait, va-t'en, vends tes biens et donnes-en le prix aux pauvres ; tu auras un trésor dans les cieux. Puis, ici, suis-moi. » L'arrangement de cette histoire édifiante montre le jeune homme attristé de ne pouvoir suivre le Nazaréen dans la pauvreté. Les disciples se montrent dubitatifs face à une telle exigence dans le renoncement. Qui donc s'engagera volontairement à vivre dans le dénuement ? Pourtant, l'enseignement de Jésus appelle clairement à sacrifier les valeurs moindres des richesses terrestres au profit des valeurs supérieures de l'amour et de l'esprit.

L'avoir est indubitablement contraire à la quête de la perfection. « Il est plus facile qu'un chameau passe par le chas d'une aiguille, qu'un riche n'entre au royaume de Dieu » est-il encore enseigné. Si le chrétien est celui qui suit le Christ, nul ne peut se proclamer tel tant qu'il ne s'engage pas volontairement dans la pauvreté, c'est-à-dire dans une vie de grande simplicité ! Or, le christianisme classique accepta non seulement le jeune homme riche que Jésus avait éconduit, mais, du fait qu'il accueillit les possédants, il repoussa paradoxalement les misérables et dévalorisa les indigents. La relation fondamentale qui liait les pauvres à l'esprit divin semble s'être perdue dans le trafic des indulgences qui valut aux riches le premier rang dans les églises.

Aujourd'hui, notre modernité accroît la population des pauvres et des misérables, tandis que la conscience chrétienne s'affaiblit. Doit-on penser que l'état de pauvreté est définitivement dissocié de la richesse spirituelle qu'il recèle ? Ici et là, nous pouvons voir que les femmes et les hommes, qui assument leur dénuement ou qui font le choix de la simplicité, révèlent d'éminentes qualités humaines. Alors qu'ils se pensent généralement en dehors de l'esprit, leur richesse ne serait pas loin d'être « chrétienne » si le terme signifiait encore la qualité humaine des premières communautés.

Notre société moderne considère la pauvreté comme un manque d'argent et de moyens matériels. L'insuffisance est toutefois très relative, puisque les seuils de pauvreté définis par les économistes varient de un à trente suivant le pays où les indigents survivent. Tel est impécunieux ici qui serait riche ailleurs. La pauvreté n'est donc pas liée à un état de nature qui la rendrait universellement semblable. Elle est déterminée par un environnement économique et social. L'indice se mesure statistiquement en regard des besoins excessifs générés par la société moderne. Quiconque cherche à se faire pauvre avec le Christ, « n'ayant rien et possédant tout », se trouve relégué au dernier rang de la société des hommes par la comptabilité publique. La pauvreté peut en effet signifier tout autre chose que l'insatisfaction de besoins matériels. Une vie de simplicité peut être choisie ou assumée comme la condition nécessaire à une spiritualité de grande qualité. Il ne s'agit pas seulement d'évoquer la vie parfaite, mais de comprendre comment la nécessité peut être sublimée de façon à transporter le pauvre dans une vie heureuse.

La communauté traditionnelle est simple et conviviale ; si bien que le dénuement n'y est pas vécu comme un état de pauvreté. Les besoins individuels et collectifs de l'homme naturel sont liés à l'environnement et à la capacité du groupe à les satisfaire raisonnablement. La communauté n'existe jamais sans le souci de l'autre. Elle peut connaître la famine sans qu'une classe de pauvres n'apparaisse. En inventant une échelle de besoins illimités, les économistes classent les humains selon le niveau de satisfaction de leurs appétences. Ils commettent l'erreur de situer les demandes de l'esprit en haut de leur modèle, tandis qu'ils placent les nécessités de la survie tout en bas, signifiant, curieusement, que l'exigence spirituelle n'apparaît que dans les populations repues. Or, l'état de pauvreté renferme la puissance de l'esprit bien plus que l'état de fortune. L'être humain doit se libérer de l'asservissement de la matière pour déployer la haute part de son âme. L'échelle des besoins ne mesure finalement que l'aliénation de chacun par sa position dans la course à l'accumulation des choses. La société moderne impose des valeurs de lucre qui incitent à la création et à la satisfaction de nouveaux besoins matériels. Elle n'encourage jamais la libération spirituelle. Aussi, rares sont les non-conformistes qui décident d'orienter leur existence dans le sens de la simplicité.

Notre environnement se réduit de plus en plus au règne de la matière. Le règne végétal et le règne animal s'éloignent et tendent à disparaître. En certains lieux, la rupture avec la nature est telle que la foule des hommes se retrouve seule avec elle-même. Nous sommes entourés d'une multitude d'objets que le système économique nous demande d'acquérir comme si nos vies n'avaient d'autre but que la fréquentation des choses. Nous sommes requis pour gravir sans repos l'échelle sociale des objets du désir. Nous entassons des biens comme le font tous les voleurs, au point d'être reclus parmi les choses. Pourtant, nous avons soif de la vie de l'esprit. Elle se déploie dans la chaleur des relations humaines, dans les élans de la terre et la présence des bêtes, dans les mouvements du ciel et l'existence des anges.

C'est à nous qu'il appartient d'édifier le monde tout autre de nos espérances. La Nouvelle Humanité n'est possible que si nous décidons de briser la fascination luciférienne des messages pervers ou des incitations publicitaires. Apprenons à observer la simplicité de nos besoins de l'intérieur de nous-mêmes. Ne nous laissons pas abuser par les démons du système. Il est vrai que l'avoir en excès est un détournement ou, carrément, un vol. Imaginons un moment combien de miséreux survivraient dans les pays perdus, pour si peu que nous laissons de ce que nous possédons ! Ils sont éloignés, sans doute, mais, dans un monde largement exploité par les entreprises occidentales, nous leur devons quelque chose de ce que nous contribuons à leur prendre. Laissons donc ce qui ne nous fait pas réellement besoin et soyons en paix avec nous-mêmes, autant qu'avec tout autre.

Les grands maîtres du discours commun nous égarent par l'utilisation biaisée d'un vocabulaire convenu. La « croissance » ou le « développement » est d'abord le fait de grandir de façon proportionnée pour un être vivant ou une organisation sociale. Or, le calcul purement financier de la croissance économique additionne les gaspillages, les rapines et l'accumulation du nuisible ou simplement de l'inutile, comme s'il s'agissait de suppléments de qualité de vie. Le mot dissimule le fait que la croissance est loin d'être harmonieuse. De même, l'expression « en voie de développement » désigne les pays à l'économie largement traditionnelle, tout en taisant leur misère sociale dont la cause réside précisément dans la croissance absurde que les puissances financières leur imposent. Le terme « progrès » qui désigne un mouvement en avant semble quelque peu discrédité. Il est souvent remplacé par le mot « avancée » ; comme si le bien-être ou la vie heureuse ne s'inscrivait que dans un mouvement d'acquisition ! Le terme « pauvre » ne revêt jamais la qualité évangélique qui contient l'idée de richesse spirituelle et d'amour du prochain. Il désigne l'être humain qui manque du nécessaire au regard de l'économie de marché ; aussi préfère-t-on parler de « sans abri » ou de « sans papiers ».

Pouvons-nous continuer à adhérer à un système économique qui prétend transformer la rareté en abondance, alors qu'il ruine les économies de subsistance ; alors qu'il suscite sans cesse de nouveaux besoins qui provoquent de nouvelles formes de manque ; alors qu'il inonde les marchés de produits et de services superflus pour répondre aux désirs suscités et combler la vanité des nantis ? En devenant de plus en plus sophistiquée et techniquement exigeante, l'économie de production relègue la multitude des humbles dans l'inactivité et l'indigence. La particularité de cette misère moderne est qu'elle est à la fois matérielle et sociale. En condamnant la convivialité au profit d'une individualité enfermée parmi les objets de désir, le système a cassé la société humaine. Les pauvres se retrouvent confinés dans leur isolement social, spectateurs d'une vie opulente à laquelle ils ne peuvent accéder.

Nous voyons déjà les dégâts humains et environnementaux causés par l'économie de production. Ils constituent l'aboutissement de la maîtrise de la nature. Seuls les matérialistes et les puissants veulent encore penser que la modernité s'inscrit dans « le sens de l'histoire ». Ils la croient donc inéluctable. Contre toute évidence, ils affirment péremptoirement que leur modèle de croissance représente l'unique solution pour sortir les déshérités de la misère et donner du travail à la foule des chômeurs. Ils scrutent les courbes et les indices. Ils appellent à la consommation exagérée. La machine s'emballa, au point que la société moderne doit produire et consommer sans plus s'arrêter de peur que tout le système ne vienne à s'effondrer. Par la hausse du pouvoir d'achat, la réclame, le crédit, les incitations financières et fiscales, les aides multiples, la chaudière doit être maintenue sous pression. Les besoins constituent l'énergie. L'art des économistes consiste à régler la masse monétaire. Susciter les besoins, produire et consommer, voilà donc le système et le destin des hommes de notre modernité !

Les sciences humaines sont appelées à dévoiler les faiblesses des hommes, dans le but de stimuler leurs envies et de les manipuler jusqu'à l'acte d'achat. L'art de la sophistique publicitaire fouille les représentations de la psychologie pour exploiter les vices et les défauts du genre humain. Dupé sur sa liberté de choix, l'homme est transformé en sujet de désirs et consommateur d'objets. Sa vanité est attisée, de sorte qu'il gravisse deux à deux les barreaux de l'échelle des besoins et se fasse valoir dans la catégorie des planteurs et des nantis. Par l'étalage des produits qu'il ne peut acquérir, le pauvre apparaît dans la modernité. Non seulement les choses que l'on acquiert créent une tension entre riches dispendieux et pauvres nécessiteux, mais elles représentent l'œuvre accomplie de gigantesques rapports de forces qui mettent aux prises les fournisseurs de matières premières, les organes de production, les chaînes de distribution et les acteurs financiers. Chaque objet et chaque service que l'on achète constituent autant d'éléments d'une guerre économique sans merci. Quel que soit l'emballage ou la couleur du ruban, ils contiennent de la souffrance, des larmes et du sang.

Les puissances économiques sont telles qu'elles dépassent bien souvent le pouvoir des Etats. Ceux-ci sont comptables des grands équilibres dont ils ne sont plus les maîtres. Esclaves du système, les citoyens consommateurs réclament l'augmentation de leur pouvoir d'achat à corps et à cris. Les Etats ne peuvent céder qu'à la condition que la croissance économique se poursuive. Et les forces d'argent s'appuient sur les consommateurs piégés par leurs désirs ! Le libéralisme économique n'est plus un choix politique ; il constitue la condition d'existence de la société moderne. Seuls les pauvres s'y opposent, puisque, par la force des choses, ils ne sont guère consommateurs. Les puissants s'enrichissent de la boulimie populaire.

La pauvreté ne semble plus liée à une exigence religieuse ou culturelle. Elle est devenue une condition économique. De sorte que le secours des laissés pour compte de la croissance devient une obligation politique. Les puissances financières laissent aux Etats la gestion nécessaire de leurs dégâts humains et environnementaux. Faute d'assistance publique ou d'aide humanitaire, le système s'effondrerait dans un chaos planétaire. Issu de l'économie de production, le pauvre est donc celui qui, n'ayant plus accès à l'économie de subsistance ou au partage des fruits de la croissance, se trouve privé des biens et des services indispensables à son intégration dans la société modernisée. Les nouveaux pauvres affluent des anciennes colonies vers les sociétés mères. Ils rejoignent le nombre de ceux qui lâchent prise, en quête d'une nouvelle humanité ou simplement désespérés. Le système sait qu'il doit les contrôler, les jauger, les classer. Il accorde son aide à ceux qui offrent des garanties de fidèles consommateurs et qui s'engagent à recoller rapidement à l'économie de production. Il abandonne les dépossédés à leur fatalité.

La société moderne n'admet pas que l'on sorte d'un système à valeur d'absolu. Les aides sont distribuées en vue de la production et de la consommation. L'ordre social est ainsi assuré. Le pauvre est placé sous surveillance. Les contrôles, les attentes, les humiliations doivent lui faire comprendre qu'il n'est plus désormais un citoyen à part entière. Il est, comme dans la Lettre de Jacques, « un pauvre en habit crasseux » dont personne ne veut. Ceux qui s'écartent sur son chemin se donnent bonne conscience en affirmant qu'il est seul responsable de son état. Quelle société a-t-elle jamais accueilli ceux qui ne répondaient

pas aux valeurs qui la constituaient ?

Dans un monde qui n'offre d'espérance que par l'argent, qui ne propose d'accomplissement que dans les richesses matérielles, le pauvre devient au mieux l'irresponsable, l'incompétent ; au pire, le profiteur, le paresseux. Il reçoit toujours sans jamais avoir quelque chose à donner. Le pauvre attend l'aumône de l'Etat en dépit de la honte. D'où vient ce minimum vital que la charité publique lui compte ? Ceux qui paient des impôts jugent qu'il s'agit de leur propre argent trop généreusement distribué. Ils font leur devoir de charité malgré eux ! Mais ce n'est point charité que de payer pour continuer à ramasser et à consommer, pour préserver l'économie de production de la multitude des pauvres qui, sans l'aide de l'Etat, se soulèverait assurément. Les privilèges sociaux ont un coût minimum !

Considérons la Première lettre aux Corinthiens : « *Regardez-vous donc, frères, vous les appelés : il n'y a pas parmi vous beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de bien nés. Mais Dieu a choisi ce qu'il y a de stupide dans le monde pour faire honte aux sages, et Dieu a choisi ce qu'il y a de faible dans le monde pour faire honte à ce qu'il y a de fort, et Dieu a choisi ce qu'il y a de vil dans le monde et de méprisé, ce qui n'existe pas, pour abolir ce qui existe, afin que nulle chair ne soit fière devant Dieu.* » Si la pauvreté revêt une si grande valeur dans le christianisme, pourquoi ne voit-on pas un nombre significatif de femmes et d'hommes choisir la vie simple dans notre monde contemporain ? Parce que l'interprétation du christianisme qui nous est généralement proposée n'a jamais été en rupture avec les puissants et les bien nés que l'Apôtre vilipende. L'Eglise classique est judéo-chrétienne. Elle est héritière de la double idéologie, royale et sacerdotale, d'Israël. La Communauté cathare est paulinienne. Elle fait table rase de l'ordre établi : « *Il n'y a pas de Juif ni d'Hellène ; il n'y a pas d'esclave ni d'homme libre ; il n'y a pas de mâle ni de femelle.* » Si l'Evangile paulinien n'avait pas été occulté, les pauvres de la société moderne sauraient retrouver une espérance de vie dans le christianisme.

Les cathares d'aujourd'hui cheminent vers une conversion radicale de leur vie. En retrouvant peu à peu la simplicité à travers la pauvreté choisie, ils sont en quête de la perfection de voie. Ils n'en sont pas moins attentifs au drame de la société matérialiste, de même que leurs référents du Moyen-Age l'étaient à la tragédie de leur temps. Les cathares n'ont jamais eu vocation à la réclusion monacale. Ils vont dans ce monde de souffrance, porteurs d'une Nouvelle Humanité. Celle-ci consiste à trouver le mieux être dans les joies du renoncement et l'offrande de l'amour universel.

La vie simple est créatrice de valeurs. Elle enracine les déracinés ; elle libère les asservis ; elle nourrit les affamés ; elle apporte la considération à ceux qui étaient dénigrés ; elle révèle l'amour à ceux qui maudissaient. La pauvreté devient une sublime richesse pour qui la revêt comme condition nécessaire à l'accueil de l'esprit. Le pauvre, dont l'âme est exhaussée, s'extrait de la catégorie des « bons à rien » dans laquelle le confinait la société de production. Il entre en vocation. Il n'a plus honte d'être lui-même ; car « l'espérance ne fait pas honte ». Est-il « pauvre » ? Voilà sa gloire ! Il comprend « comment, riche, Jésus s'est fait pauvre afin de l'enrichir de sa pauvreté ». Il ne vit plus son dénuement comme une condition économique. Le jugement qu'il portait envers lui-même s'inverse. Il n'est plus un indigent dans la société moderne. Il est devenu un hérétique par choix, un étranger dans le monde. Sa richesse n'est pas sonnante et rébuchante ; elle éclaire sa personnalité, ses élans de générosité, d'entraide, de convivialité. Le pauvre illuminé a transcendé le monde de la matière pour cultiver une richesse d'âme.

Tout au contraire, la représentation de la pauvreté imposée par les économistes ne rend compte qu'aux modèles de l'économie de production. A l'image de « pays en voie de développement » répond celle de « pays riches ». Le revenu par habitant détermine les seuils de richesse et de pauvreté. Le monde dans sa globalité s'aligne sous l'unité statistique. Quel que soit son pays, quelle que soit sa culture, son histoire, ses aspirations humaines ou spirituelles, tout être humain est pesé et mesuré selon ce qu'il produit, selon ce qu'il consomme. Les miséreux se comptent en milliards d'après le modèle universel du niveau de vie exprimé en dollars. Une telle présentation du monde constitue un énorme pouvoir de manipulation. La compassion se mêle à l'esclavage, l'apitoiement au pillage des matières premières, la commisération à la course au butin. Que dire des objectifs de développement affichés, quand la misère s'accroît d'année en année, sinon que l'artifice dissimule une colonisation sauvage ? « La solution » de l'économie de production rompt l'équilibre des économies de subsistance. L'unité de mesure est toujours l'argent et jamais le bien-être. Qui s'étonnera que la courbe du bonheur apparaisse inversement proportionnelle à la courbe de la croissance ? Les sociétés traditionnelles ont des richesses humaines qui ne se comptent pas en unités monétaires.

Lorsque la question de l'impôt dû à César est posée dans l'Evangile de Matthieu, Jésus répond : « Rendez donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » L'impôt ne concerne plus les disciples, tout simplement parce qu'ils ne détiennent ni as, ni denier. Si toute possession apparaît comme une pauvreté au regard de la liberté de l'esprit, a fortiori le denier de l'opresseur ! L'argent appelle la cupidité et l'avarice. La propriété crée l'enfermement. La possession mène devant les tribunaux, si ce n'est à la guerre. Telle est la pauvreté réelle du riche argenté qui a perdu le sens du don, de la solidarité, de l'amour. N'est-il donc aucune place pour le « bon riche » dans la société chrétienne, demandera-t-on ? Assurément non ! L'Evangile n'appelle jamais qu'à la pauvreté. Il demande clairement au riche de se libérer de son argent, de ses biens, de ses propriétés !

La frénésie de la course au profit et la valorisation outrancière de l'argent ne doivent pas laisser croire que ces « valeurs » s'enracinent dans la nature humaine. L'individualisme qui grandit parallèlement au déploiement de la société moderne témoigne d'une dilatation déraisonnable de l'ego au détriment des valeurs communautaires. Il semble, au contraire, que la quête essentielle des hommes tende vers l'esprit, qu'une bienheureuse convivialité et un art de bien vivre constituent l'espérance universelle vraie. Le bonheur ou la vie heureuse ne s'inscrit pas dans les lois du monde, dans les possessions et les contrats, mais dans la conscience intérieure de la paix et de la liberté lorsque le gîte et le couvert ou « la part de pain » quotidien sont assurés. Qui ne ressent pas que l'amour est véritablement sa seule espérance ?

Les cathares d'aujourd'hui ont conscience que leur cheminement sur la voie de la perfection les amène à s'écarter peu à peu

d'une société marchande dont « les œuvres sont mauvaises ». Ils sont non-conformistes. Ils entreprennent un travail de déconditionnement sur eux-mêmes. Ils décident de ne plus jouer le jeu du monde, de cultiver la simplicité, de se défaire de l'inutile, de veiller à ne pas soutenir un système aux conséquences humaines et environnementales tragiques. Ils veulent grandir dans la bonté et la simplicité. « Ils ne sont pas du monde » ; mais ils se sentent « envoyés dans le monde » pour contribuer à changer l'ordre des choses, en commençant par eux-mêmes.

L'exhortation de l'Apôtre aux premiers chrétiens garde son actualité : « Ne vous conformez pas à cet âge-ci, mais transformez-vous par le renouvellement de votre intelligence pour discerner qu'elle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, agréable, parfait. » Il leur demandait de peser dans leurs cœurs la justesse de leur adhésion à la raison chrétienne : « A chacun de discerner son œuvre », à chacun de « discerner ce qui est parfait ». L'empreinte chrétienne, que nous souhaitons donner à nos vies, se révèle dans l'épuration de notre discernement comme l'or se purifie dans le creuset. Elle distingue le nécessaire du superflu, la liberté de l'asservissement, l'amour pur de l'attachement intéressé. Ainsi nous cheminons en quête de cette perfection humaine qui n'appartient qu'aux pauvres.

Serions-nous traités de fous ou de naïfs utopistes que cela ne changerait rien à notre détermination. Nous pensons que le système économique mondial est mauvais et que jamais, de lui-même, il ne décidera de se transformer ou de liquider les avantages qu'il procure à la cour des puissants. Seule une révolution à la dimension de ce qu'il représente le renversera. Elle portera en elle tous les maux qui s'attachent à l'ego. Elle sera violente et ne sera point la nôtre. Notre choix consiste à nous convertir à la vie simple et non violente ; pour notre gloire céleste, mais aussi dans l'espoir de susciter une large révolte des consciences, une insurrection intérieure portée par un grand nombre de femmes et d'hommes en quête de leur humanité.

L'éclairement de la conscience de chacun suscite le changement de tous. Les cathares d'aujourd'hui se mettent en situation de mériter cette grâce bouleversante qui convertit leur vie et change un petit peu la société autour d'eux. Le christianisme appelle à une conversion intérieure qui modifie radicalement la vision du monde de celui qui la vit. Lorsque l'apôtre Paul prend conscience de la perversion du droit qui le conduit à persécuter les nazaréens hérétiques, il se pose la question de l'esclavage de la Loi. Elle le rend esclave de ses croyances et des puissants gardiens du Temple. Il décide donc de rejeter en bloc ce qui jusque-là donnait du sens à sa vie : « Mais ce qui était pour moi un avantage, je l'ai estimé pour désavantage à cause du Christ. Mais au contraire j'estime que tout est dommage au regard de ce qui le surpasse. » Certes, le contexte économique et environnemental du Ier siècle ne peut susciter le même questionnement que celui d'aujourd'hui. Il n'empêche que nous voyons clairement les rejets qu'appelle une prise de conscience au XXIe siècle.

En tant que consommateurs irréfléchis, nous participons à la violence économique, ici et dans le monde. Nous justifions les guerres pour l'occupation des territoires riches en matières premières ou en situation de contrôler les approvisionnements. Nous contribuons à la pollution des terres et des océans, aux massacres des animaux et à l'abattage des forêts séculaires. En tant que producteurs soumis ou travailleurs avides, nous collaborons à l'aggravation de la misère dans la société moderne et dans le monde entier. Qui est prêt à proclamer : « J'arrête ! » ? Qui est prêt à convertir sa vie ? Qui est décidé à entrer en résistance contre « un monde mauvais » ? Qui est déterminé à s'engager dans une vie simple libérée des servitudes et des besoins ? Qui est résolu à choisir un mode de vie orienté vers les valeurs chrétiennes ? Sans doute un projet de vie nécessite-t-il du temps pour mûrir et se réaliser ; mais la prise de conscience vient tout à coup, comme « une grande lumière du ciel qui enveloppe de son éclat ».

Verrons-nous les pauvres de la modernité retrouver une espérance nouvelle et revenir à la vie heureuse ? Les humbles, les laissés pour compte, les abandonnés de tous se sentiront-ils appelés à prendre conscience que leur état de faiblesse n'est ni une fatalité, ni une déchéance ? Assumeront-ils le destin de leur vie par un renversement des valeurs qui les condamnent ? Découvriront-ils la richesse que recèle la simplicité assumée ? Ou la question qui les résume toutes : l'idéal authentiquement chrétien est-il amené à disparaître à jamais ?

La pensée que nous retrouvons dans l'histoire des cathares d'Occitanie ne se fonde pas sur un passé révolu. Le « royaume de Dieu », au sens du discours des béatitudes de l'Evangile de Matthieu, constitue toujours l'espérance collective des cathares d'aujourd'hui : « Magnifiques les humiliés du souffle (de la Loi) ! Oui, le royaume des cieux est à eux ! Magnifiques, les endeuillés (du Christ) ! Oui, ils seront consolés ! Magnifiques, les humbles ! Oui, ils hériteront de la terre ! Magnifiques, les affamés et les assoiffés de justice ! Oui, ils seront rassasiés ! Magnifique les miséricordieux ! Oui, on leur fera miséricorde ! Magnifiques, les cœurs purs ! Oui, ils verront Dieu ! Magnifiques les non violents ! Oui, on les appellera fils de Dieu ! Magnifiques, les persécutés par la justice ! Oui, le royaume des cieux est à eux ! » En quoi notre espérance serait-elle si différente que celle que Jésus enseignait dans la Galilée ou la Judée d'il y a deux mille ans ? En quoi la parole évangélique aurait-elle perdu aujourd'hui sa force de vérité ? Le sens prophétique qu'elle contient touche chaque femme et chaque homme dans son propre destin. Comprendre sa signification, c'est s'engager personnellement dans son accomplissement, en soi-même et dans le monde.

Certes, la société a changé. Elle est devenue plus complexe et plus savante. Pourtant, les êtres humains sont semblables à ce qu'ils étaient hier : ignorants et juristes, affligés et rieurs, humbles et arrogants, opprimés et dominateurs, généreux et égoïstes, purs et corrompus, non violents et querelleurs, persécutés et inquisiteurs. Le jeune homme riche de la société moderne qui veut suivre Jésus doit solliciter la grâce qu'a refusé celui des temps évangéliques. Le premier acte volontaire consiste pour lui à cheminer vers la simplicité de vie en se défaisant promptement ou plus lentement des biens inutiles, selon sa force de conviction. Le pauvre de la société moderne est toujours élu a priori. La 1ère lettre de Jacques insiste : « Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres de ce monde ? » Toutefois, la vie simple se vit dans un arrangement humain qui cherche le bonheur par le

développement de l'être, non dans l'envie ou le désir de posséder.

La simplicité ou la pauvreté choisie traduit la volonté de se libérer de l'influence de la matière et de l'oppression du monde pour entrer dans la quête de la liberté, de l'amour et de l'esprit. Cette quête d'humanité s'adresse à toute femme et à tout homme préalablement trouvés riches ou pauvres. Mais il ne s'agit pas seulement de se libérer des entraves du monde. Il s'agit également d'affirmer sa foi en vue d'améliorer les conditions sociales des déshérités de la terre proches ou lointains. Une telle espérance n'est nullement vaine, puisqu'une répartition des biens autre que celle de la force ou de la loi conduirait effectivement à abolir la guerre et la misère.

La conversion revêt un caractère philosophique autant que religieux. Dans le même temps où elle procure un développement personnel de l'être, elle pourvoit un meilleur être social en répartissant raisonnablement les choses nécessaires à la vie heureuse, en ouvrant le monde à l'amour de l'autre. L'esprit de pauvreté porte en lui la perfection qui est une autre façon de dire la grande simplicité et la toute bonté. Le Parfait découvre la joie de ne rien vouloir qui puisse jamais effacer l'esprit en lui-même. L'exemple des cathares qui vécurent en Occitanie il y a quelque sept siècles n'est assurément pas perdu !

Le chrétien connaît cette prière : « Donne-nous aujourd'hui notre part de pain ». C'est la prière du pauvre qu'aucun riche ne peut prononcer, ni même le nécessiteux qui cherche la fortune. Il s'agit ni d'amasser, ni de prendre plus que de besoin, mais de disposer de la part quotidienne que notre vie, que chaque vie réclame. Celui qui s'octroie un peu plus d'une part équitable vole nécessairement quelque chose à un autre. La juste part témoigne de l'amour et du partage qui sont la vie de l'esprit. Les cathares d'aujourd'hui pensent aussi que le Parfait peut lui seul prononcer une telle prière. Ils n'ignorent pas que si chacun se contentait de sa part, nul ne manquerait de rien. Mais notre société moderne a perdu le sens de la parole chrétienne.

L'idéal de pauvreté est clairement formulé dans l'Évangile de Matthieu : « Ne possédez ni or ni argent ni monnaie, dans vos ceintures ; pas de besace pour le chemin, ni de deuxième tunique, ni de chaussures, ni de bâton. » Les apôtres du Christ vivaient grâce à l'hospitalité offerte en contrepartie du réconfort et des soins qu'ils prodiguaient aux malades. La demande à Dieu de leur « part de pain » quotidien se justifiait, puisque c'est en son nom et par son intervention qu'ils pouvaient guérir et, par conséquent, recevoir. Le pain de froment prenait valeur spirituelle, dès lors qu'il était reçu en échange de l'esprit qui apportait la guérison. Qui réalisera à nouveau le modèle idéal ? Qui se montrera « digne de sa nourriture » ? La « part de pain », que le chrétien requiert, vient en compensation d'une œuvre réalisée par l'esprit d'amour. Voilà la raison pour laquelle le Parfait peut lui seul réclamer son salaire par la prière. Longue est la voie de la réalisation ! Il est difficile de ne recevoir son pain qu'en échange d'un véritable bien. Nous ne devons pas pour autant attendre pour nous mettre en chemin. ?